

Arièle BONZON

Vit et travaille à Lyon

<http://www.dda-ra.org/BONZON>

Créé le 31/05/16



Vue de l'exposition *Seuils (continuité/rupture)*, Galerie HorsChamp, Sivry-Courtry, 2016
Extrait de la série en cours *Intérieur*, tirages encres à pigments sur papier d'art mat, dimensions variables



29.11.13 - 14:40, extrait de la série en cours **Intérieur**, 2016

Tirages encres à pigments sur papier d'art mat, 60 x 90 cm

« Certaines expériences comme certaines émotions restent à jamais gravées en nous, que ce soit à notre insu ou que nous chérissions ces instants au point d'y revenir en nous-même régulièrement.

En visitant les intérieurs de maisons inconnues, soudain livrées à nos regards, ce que je voyais me captait de façon si gênante que je fermis parfois les yeux pour ne pas être envahie par les détails de ce qui se montrait. J'entrevois seulement, pourtant une image ressemblant à une photographie s'était formée en moi. (...)

Ces lieux devenaient à mes yeux une métaphore magique de l'invention photographique. Une grande boîte à capturer du temps, une « camera oscura », chambre obscure à tous points de vue. La chambre toute habillée de noir conservait ses secrets et me retenait entre ses murs. Je devais m'en extraire dans une sorte d'arrachement. Les souvenirs de ce temps que j'emportais, partant parfois comme une voleuse, et gardais à mon tour cachés, étaient déjà des photographies. Chaque maison fut une rencontre. » A.B.



Vues d'ici, série en cours, 2013-2016 (extrait)

Tirages encres à pigments sur papier d'art, encadrement bois teinté sans verre

Dimensions variables (de 15 x 40 cm à 30 x 45 cm)

Prises de vues réalisées entre 2004 et 2015

« Unité de lieu. Ces photographies ont toutes invariablement le même point de vue : une des fenêtres du lieu où je vis. Ces vues de Lyon sont plurielles et singulières parce que la vue d'ici est unique et changeante. C'est la vue avec laquelle je vis. La lumière avec laquelle je travaille et joue.

Continuité ou discontinuité du temps. Les temps, à ma fenêtre, se mêlent. Les heures engendrent des nuages, les minutes soufflent du nord, puis du sud le lendemain, les secondes s'écoulent goutte à goutte sur la vitre, la lumière allume et éteint la vue à toute heure. Rien n'est pareil, jamais. Je vis dans une fabrique permanente de couleur.

Alors je prends des notes. Et je pense à Gabi, ce grand-père qui notait chaque jour dans son agenda « le temps qu'il faisait », d'un mot ou deux. Beau et froid, pluie, légère brume. Un peu comme si c'était lui qui faisait le temps. » A.B.



Incertitudes, 2013 (extrait)

Tirages pigmentaires sur papier baryté ou papier d'Art mat ou tirages chromogènes sur papier photographique brillant, encadrement bois teinté, dimensions variables (diptyques : 42 x 125 cm, 32 x 95 cm / images seules : 20 x 30 cm, 40 x 60 cm, 60 x 90 cm)

« Même si je ne photographie qu'une infime partie de ce que je vois, la photographie est en moi comme une épine, la part visible de ce qui n'est pas certain. (...)

Maintenant (mot fait pour durer plus que l'instant, comme une photographie...), où regardons-nous, que comprenons-nous de ce qui arrive et de ce qui disparaît ? Maintenant, que maintenir ?

La photographie, ce que je vois du monde et le monde lui-même ont ceci en commun, l'incertitude et ses nombreux états. » A.B.

Arièle BONZON
Index des œuvres [extrait]



Incertitudes, 2013 (extrait)

Tirages pigmentaires sur papier baryté ou papier d'Art mat ou tirages chromogènes sur papier photographique brillant, encadrement bois teinté, dimensions variables



Vue de l'exposition **Photographier, comme un oiseau décrit une courbe**, Espace Malraux, Chambéry, 2010

Familier, ensemble de 150 photographies, 2007-2010 (extrait)

Tirages N&B argentiques sur papier baryté ou pigmentaire

Tirages couleurs chromagènes sur papier photographique brillant ou pigmentaires sur papier d'art

Encadrement bois teinté, dimensions variables

(images seules : de 15 x 20 cm à 70 x 110 cm / diptyques ou triptyques : de 15 x 60 cm à 57 x 70 cm)

« Familier rassemble des photographies de tous formats, lisses ou granuleuses, en couleur ou noir et blanc, précises ou floues, posées ou prises à la sauvette. « Cette différence de traitement de l'image correspond pour moi à l'idée qu'il n'y a pas d'uniformité du regard. Cela va aussi dans le sens d'une perception très physique de la photographie. Chaque image est une expérience » confie Arièle Bonzon. Au Réverbère, c'est à une centaine d'expériences visuelles que nous convie l'artiste : petits paysages en triptyques, portraits d'enfants, étals de boucherie, portraits d'animaux de compagnie, déambulations au sein d'un parc aquatique pour touristes... On passe véritablement du coq à l'âne, ou du moins du dindon menaçant au mulet enfermé dans son pré, du mouton rigolard au chien huski à l'oeil perçant, de l'enfant saisi avec la légèreté d'un Bernard Plossu au sanglier sorti de sa forêt, lourd et menaçant... « Il faut se laisser porter par les images. Familier est une approche particulière des choses qui me permet de montrer quel regard on peut poser sur le monde : tout à la fois proche, interrogateur, simple, silencieux... » Plus profondément encore, Arièle Bonzon donne à voir ce que Freud nomme l'inquiétante étrangeté, soit « cette variété de l'effrayant qui remonte au depuis longtemps connu, depuis longtemps familier ». Par le traitement de chacune de ses photographies, comme par le montage et le rapprochement d'images disparates, Arièle Bonzon nous fait percevoir la banalité « à neuf », avec sa charge de refoulé, d'angoisse, de beauté, d'existence vivace... Toutes choses que l'on a tendance à oublier ou rejeter, en regardant notre entourage avec les yeux de l'habitude. » (...) Extrait de *Les contradictions du sensible*, Jean-Emmanuel Denave, Le Petit Bulletin, 2009

Arièle BONZON

Index des œuvres [extrait]



Familier, ensemble de 150 photographies, 2007-2010 (extrait)

Tirages N&B argentiques sur papier baryté ou pigmentaire

Tirages couleurs chromagènes sur papier photographique brillant ou pigmentaires sur papier d'art

Encadrement bois teinté, dimensions variables

Arièle BONZON

Index des œuvres [extrait]



Passer. Désert aller retour, 2002-2005 (extrait)

Série de 30 photographies, tirages pigmentaires N&B ou couleur sur papier d'art Hahne muëhle
90 x 60 cm, 40 x 60, 60 x 90 cm, encadrement bois teinté sans verre

+ **L'esprit du désert**, Livre d'artiste, Photographies Arièle Bonzon, Texte Laurent Bonzon, Le Réverbère, Édition & cie, Lyon, 2011

« Ce que j'entrevois « en passant » évoque précisément l'inverse du sentiment d'éternité fixe qui se dégage du désert. Tout semble arrêté, quand tout n'est que mouvement. Même le temps ne s'y retrouve pas. Le passage serait le seul mode, comme celui d'être au monde. Passer alors et, dans ce mouvement, voir ce qui (se) passe. Partout la vue porte si loin que l'on se sent près de tout et, tout à la fois, séparé et seul. « Ici on a le temps qui passe. Nous on reste... » Ils sont assis. Ou ils marchent suivant une route sans fin. Ou, plus incroyable encore, ils ne suivent aucune route. Ils marchent en plein dans le paysage, comme s'ils savaient où aller. » (...)
A.B.

Arièle BONZON

Index des œuvres [extrait]



Le jeu de la vie, 2003-2004 (extrait) / Prises de vues réalisées entre 1985 et 2005

Série de 20 polaroids numérisés, tirages chromogènes sur papier photographique, collés sur aluminium et sous plexiglas, 30 x 30 cm

« Cette série s'est constituée jour après jour sur plusieurs années. Les originaux couleur ont été réalisés au polaroid SX70, une possibilité aujourd'hui presque disparue. Ils ont d'abord été collectés sans autre projet que l'enregistrement du temps et du passage de la lumière à l'ombre, jusqu'à ce que la forme que je souhaitais leur donner au mur devienne claire. En 2003, un premier choix de 10 images a vu le jour. En 2004, une deuxième série, aboutie de façon légèrement différente, est venue conforter les premiers essais, et finaliser le projet d'exposition. De nombreux originaux restent en attente. Ils seront tirés et montrés à l'occasion de nouvelles expositions. Je continuerai ainsi à composer le projet, fleur après fleur. » A.B.

Arièle BONZON

Index des œuvres [extrait]



Outreloin bleu, 1999 (extrait)

Série constituée de polyptiques, 12 pièces uniques + 1 image seule (tirage limité)

Photographies N&B, tirages sur papier baryté, technique mixte

+ **Outreloin bleu**, Livre d'artiste, Editions Filigranes, 1999

« Je navigue en territoire inconnu, le regard au plaisir de la voix... La voix, comme le son, toujours construite sur le vide. La réflexion que j'ai voulu mener en photographie porte sur ce vide et sa vibration particulière. Ici l'espace intermédiaire et manquant devient la pièce maîtresse du puzzle. J'ai l'envie de comprendre de quelle manière les tensions et les vides entre abstraction et chair se rencontrent. J'ai la curiosité de voir comment les images sonnent dans cet espace et par quel jeu facétieux elles se répondent en échos. Les espaces entre les images et les images elles-mêmes vibrent de ces résonances lointaines et essentielles. *Outreloin bleu* serait le continent inexploré, la voix au risque du regard. » A.B.

Arièle BONZON

Index des œuvres [extrait]



Equinoxe d'automne, 1995-1996 (extrait)

20 pièces uniques, tirages sur papier baryté kodak Elite, bois, ardoise, craie, dimensions variables

« Arièle Bonzon propose 20 portraits (19 en noir et blanc, un en couleur) d'une même jeune femme : une variation des différences et des similitudes d'une pose à l'autre. Le modèle devient l'alter ego de la photographe, le miroir de sa présence ; un autoportrait clôt l'ensemble. Ces visages sont intégrés à des éléments de bois, d'ardoise, marqués de signes et de traces de temps. »

Jacques Damez (extrait)



Vue de l'exposition **Quatre fois cinq / 1995-2005**, L'Imagerie, Lannion, 2006

Chère absente. Fondations / Epiphanies, 1992-1994 (extrait)

Epiphanies : 52 pièces uniques, photographies N&B sur papier baryté, granit noir, verre clair et plomb, 55 cm, 110 cm, 165 cm.

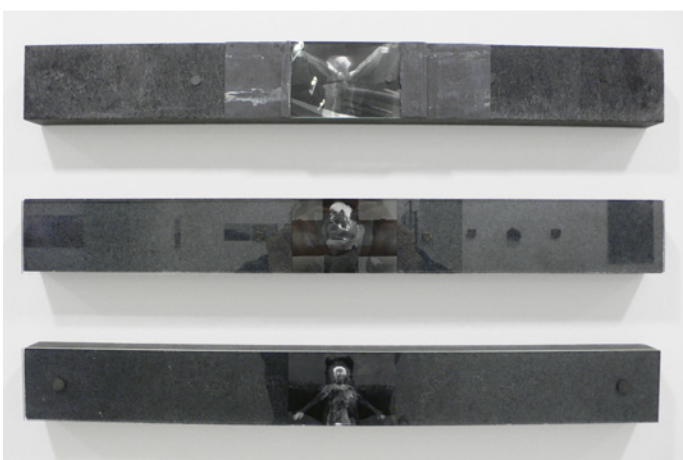
Fondations : Fondation I - 9 livres (couleur) : Polaroids & shistes / Fondation II - 12 livres (N&B) : Barytés & ardoises, pièces uniques, petits formats, variables.

+ **Ecrites dans le noir**, carnet de notes de travail, Éditions Environ L'infini, Lyon, 1994 (épuisé)

« Ici les livres sont la fondation. Ils sont, en principe et en réalité, seuls à pouvoir témoigner de ce qui arriva. Partout où le corps est apparu, aucune inscription n'a été possible. Ces apparitions - ou épiphanies - restent insaisissables, et ne peuvent s'accomplir que sous la proche et fragile rencontre du regard et de la matière. Devrais-je dire de l'esprit et de la matière ? Ou devrais-je parler de l'âme ? (...) Voici la constance, la pérennité du solide contre l'effusion de la vie, contre l'éblouissant mensonge de l'apparence et la fragilité de cet assemblage temporaire qu'est l'être. » (...) A.B.

Arièle BONZON

Index des œuvres [extrait]



Chère absente. Fondations / Epiphanies, 1992-1994 (extrait)



Vue de l'exposition **L'échappée européenne**, 1992, Leverkusen (Allemagne)

Archéologie photographique imaginaire, 1990-1991 (extrait)

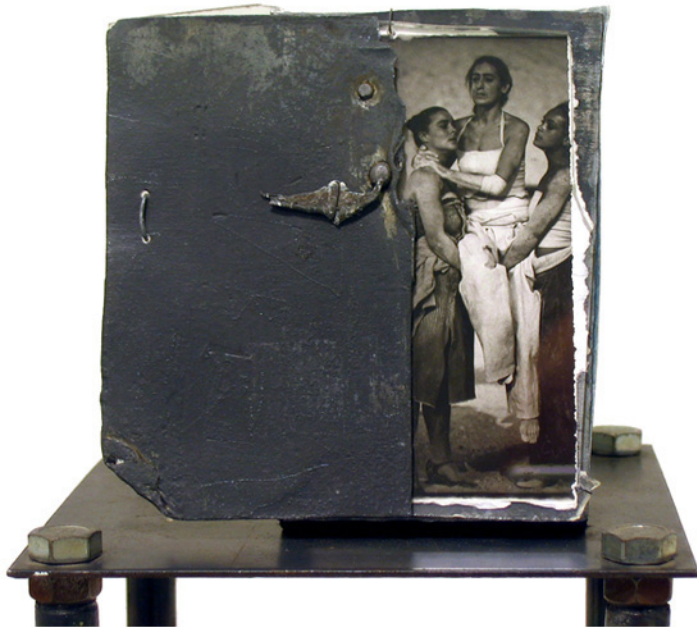
52 pièces uniques, technique mixte, dimensions variables

Photographies N&B sur papier baryté ou sur film, zinc, altuglas sur stèles de métal, pavé et craie

« Ces photographies, ces « objets » plutôt, Arièle Bonzon a voulu qu'ils soient comme s'ils avaient traversé le temps, comme s'ils étaient des signaux qui émettent depuis une strate éloignée de l'expérience et de la conscience. En cela, elle dit évidemment le désir de toute photographie de se réapproprier une mémoire. « Objet-temps », « grain de temps » (D. Sibony), elle est donc ouverte à tous les retournements, tous les déplacements. Et c'est pour cela sans doute que les images photographiques s'accompagnent parfois, comme c'est le cas ici, d'un appareillage plastique et fictionnel qui est censé leur donner un peu de stabilité, les entourer d'une zone protectrice, comme un espace scénique privé qui tiendrait à distance l'abrupte confrontation avec le réel. Ces photographies sont d'ailleurs elles-mêmes issues d'une représentation théâtrale des *Troyennes* d'Euripide en grec ancien, vue à Hambourg d'abord, puis à Gibellina en Sicile. » Extrait du texte de Régis Durand, 1990

Arièle BONZON

Index des œuvres [extrait]



Archéologie photographique imaginaire, 1990-1991 (extrait)

52 pièces uniques, technique mixte, dimensions variables

Photographies N&B sur papier baryté ou sur film, zinc, altuglas sur stèles de métal, pavé et craie

Textes ci-dessous :*amers 1 & 2*, Arièle Bonzon, 2007-2016

Céline Letournel, 2016

Photographier, comme un oiseau décrit une courbe, Hervé Le Goff, 2010 (extrait)*L'opacité et la transparence d'une photographie psychique*, Philippe Dubois, 1992*Regards à l'extérieur*, Nelly Gabriel, 1990**Autres textes en ligne :***Du coq à l'âne*, Jacques Damez, 2009*Les contradictions du sensible*, Jean-Emmanuel Denave, 2009*L'innocence du lièvre dans la prairie*, Patrice Béghain, 2009*L'esprit du désert*, Laurent Bonzon, 2010*L'espace et l'intime*, Nelly Gabriel, 2005*Equinoxe d'automne*, Jacques Damez, 1996*Archéologie photographique imaginaire*, Régis Durand, 1990***amers 1* { objets fixes et visibles servant de points de repère sur une côte }**

C'est un compagnonnage photographique plus que jamais au centre du courant qui me porte. D'une rive à l'autre, pauses dans le temps ou variations sur le motif, c'est un seul flux. La photographie y est toujours en question. Cadre, deux dimensions, statut de preuve, mémoire d'enregistrement, son lien à l'inconscient... À l'origine, la découpe du réel et le hors-cadre des *Travaux de papier* (1985/88) précèdent *Archéologie* (1990), série d'objets photographiques mis en scène. Les spécificités du médium me nourrissent, question de temps et d'espace. Poésie d'une photographie en retable des jours, c'est *Equinoxe d'automne* (1995), sa face d'écriture, *Outreloin bleu* (1999), pour lire entre ses lignes la vibration des vides. Sont mis en évidence les liens de la photographie avec la matière qui la fait être, parce que je considère l'image photographique comme œuvre de l'esprit, attachée au réel qu'elle représente, mais je la comprends également dans sa matérialité, dont elle surgit, avec laquelle elle se confond. La magie photographique opère pour moi à divers états d'apparition de l'image. J'y vois une texture pour la pensée. Lumière dans *Le Jeu de la vie* (2003/04), instantanés polaroid sur fleurs coupées. C'est le temps de l'attente, inéluctable jusque dans la beauté flétrie des enterrements. Avec *Passer. Désert aller retour*, je m'en suis remise au monde. Impressions photographiques de voyage, un passage dans le paysage, celui du désert comme lieu physique, et métaphore de la vie. Vitesse et fixité au même point. (...) Arièle Bonzon, mai 2007

***amers 2* { objets plus ou moins fixes et souvent peu visibles servant malgré tout de points de repère, faute de mieux, lorsque la côte n'est plus en vue }**

1, 2, 3, familier... L'histoire ne se répète pas. Je me suis embarquée avec *Familier*, dans une "affaire" de collection, une communauté intime où jouer connu inconnu à pile ou face, avec l'envie de conjuguer le verbe photographier à tous les temps. Quatre périodes entre 2007 et 2010 ont permis de mettre en œuvre cet ensemble, dispositif à géométrie variable, d'environ 150 photographies. La relation au dispositif m'a permis de gagner en liberté et de laisser filer le monde. Tout en observant ce qui est essentiellement fascinant dans l'acte de retenir que pose la photographie. À partir de cette observation, j'ai pu noter que l'enregistrement du réel, au lieu de certifier ce que nous voyons, nous place souvent face à nos doutes. Ainsi est né *Incertitudes* (2013), où chaque proposition photographique interroge le regard. Entre deux questions, il me semble toujours nécessaire de regarder au loin. Les fenêtres du lieu où je vis doivent toujours pouvoir satisfaire à ce repos de l'œil. C'est en reposant mes yeux que j'ai collecté ces instants d'espaces où tout devient clair, où le temps s'allie à la distance et à la lumière, que *Vues d'ici* a finalement pris forme, Lyon de près et de loin. Avec la série en cours *Intérieur* (2015-2016), j'hésite à parler du présent au passé. *Intérieur* ouvre les yeux sur l'énigme du temps et met un pied dans la porte. La chambre obscure est ouverte devant nous. C'est un laps et puis plus rien. Tout a disparu. Arièle Bonzon, mai 2016

Texte de Céline LetournelA propos de l'exposition *SEUILS (Continuité / Rupture)*, HorsChamp Galerie, Sivry-Courtry, 2016

La vie est un passage. Perceptible. Ephémère et fuyant. Parfois vif et constant. Un passage ondoyant, tellement insaisissable qu'il en devient fascinant. Parfois, le temps s'arrête. Un instant, dans le vide de l'absence, dans l'éclat de la constance, la vie feint d'être moins cruelle. Mais dans ce va-et-vient incessant, rien ne reste. La vie est un passage.

Entre deux états, Arièle Bonzon s'offre un détour. Entre ombre et couleurs, à travers les détails éclatants du quotidien, et des perspectives éphémères, ses photographies dressent des portraits d'instant. Arièle Bonzon questionne des paysages et des lieux clos, des incertitudes et des intimités. Elle rend palpable les émotions qu'elle capture. La vie est un passage ; Arièle Bonzon le rend tellement visible et évident qu'il en devient exceptionnel.

Photographier, comme un oiseau décrit une courbe (extrait)

Par Hervé Le Goff, Chasseur d'images n°322, avril 2010

A propos de la série *Familier*, 2007/2010*Un monde d'Arièle Bonzon / L'invitation à l'image.*

(...) Sensiblement, d'une année sur l'autre, et avec une technique maîtrisée en autodidacte, la photographie s'est imposée de plus en plus précisément dans le travail d'Arièle Bonzon, au point d'en devenir le seul médium apparent.

L'ensemble monumental que constitue « Familier » pourrait se prévaloir de la composante rassurante de son titre : ces photographies renouent en effet avec ce que l'image peut avoir de *familier*, voire de traditionnel, et par là-même se différencient du contexte contemporain de l'abstraction et du discours. Cependant ces images, à priori agréables à regarder, partagent toutes une vision subjective et avare de sens.

Nulle anecdote, encore moins de conclusion et toujours la même interrogation : pourquoi et comment cette image s'impose-t-elle ici ? Même si elle est féconde, la démarche d'Arièle Bonzon ne se réduit pas à une production de photographies dont la plupart répondent à des critères esthétiques de musées ou de galeries. En même temps qu'elles révélaient le bonheur évident de s'approprier le champ photographié, les 3 installations de *Familier #1, 2, 3* (...) rendaient à la photographie son statut initial d'objet. Objet élémentaire défini par un format, par un support et une surface qu'Arièle Bonzon ne se prive pas de puiser dans l'éventail des technologies argentiques et numériques, objet constitutif d'un assemblage chaque fois changé comme on jouerait avec les mêmes lettres pour former d'autres mots. A l'exception des diptyques ou des triptyques fixés dans leur forme, les tirages s'organisent en cimaises pour faire et défaire des suites d'impressions que l'artiste propose aux spectateurs comme un accès inédit à leur propre *familier*. Le nombre, la variété, les différences qui peuvent dérouter un visiteur habitué à une certaine unité finissent par libérer le spectateur de sa propre appréhension des choses, et par laisser s'installer le flottement d'un rêve éveillé, un univers qui, sans être le sien, lui est *familier*.

Arièle Bonzon, L'opacité et la transparence d'une photographie psychique

Par Philippe Dubois, Les Cahiers de la photographie / L'échappée européenne, 1992

A propos de la série *Archéologie photographique imaginaire*, 1990/1991

Le travail d'Arièle Bonzon m'apparaît, avec la force de l'évidence, comme une mise en scène de processus intrinsèquement psychiques. Quelque chose se passe dans ces traces fantomatiques et ces installations aussi terrestres qu'aériennes, qui est comme l'incarnation la plus intime de ce que photographie et vie psychique procèdent (quasi ontologiquement) d'un même mode d'être.

On sait que Freud, pour illustrer le fonctionnement de l'appareil psychique, a déployé tout au long de ses textes plusieurs réseaux de métaphores « explicatives » et « figuratives », dont celle du dispositif photographique d'une part (dans la *Traumdeutung* ou dans l'*Abriais*) et celle de l'archéologie et des ruines d'autre part : Rome (dans *Malaise dans la civilisation*) et Pompéi (dans *Délires et rêves...*) comme figures complémentaires de la conservation permanente et intégrale des traces mnésiques, et donc de l'inconscient. Psychanalyse, photographie et archéologie sont ainsi strictement alignées sur le même fil interprétatif. Il ne reste qu'à retourner la métaphore.

Voilà pourquoi le travail d'Arièle Bonzon, son « Archéologie photographique imaginaire », comme elle l'appelle, est dans le fond un véritable travail d'analyste. La double métaphore freudienne est prise ici exactement dans l'autre sens. Strictement. Arièle montre des photos comme des objets archéologiques. Ce faisant, elle ne nous parle pas d'autre chose que de l'activité d'un appareil psychique (le sien autant que le nôtre). Si son travail photographique est exclusivement donné comme de l'ordre de la fouille (voir notamment le *Journal de fouilles 1988-1990* dont des fragments manuscrits accompagnent l'exposition), c'est qu'implicitement c'est en elle-même et en nous-mêmes qu'opère la révélation ou la remémoration de choses enfouies. Arièle extirpe du fin fond de son/notre inconscient, de l'imaginaire collectif, des spectres qui dévoilent l'homologie profonde existant entre les processus photographique et psychique.

De quoi est faite en effet cette « archéologie photographique imaginaire » ? D'abord d'un travail et d'une pensée. Moins d'images que de dispositif. (« Dès le début j'ai voulu dépasser le cadre de l'image. Que pouvait-il bien se passer autour ? Je me la suis appropriée et je suis allée vers l'imaginaire collectif, que j'ai lié à mon histoire »). Donc les images photos en tant que telles sont chez elle de simples bribes, des traces plus ou moins partielles, tremblantes, floues, comme des lambeaux d'un passé incertain retrouvé parmi les ruines. Quelque chose de très fragile et en même temps qui aurait la dureté franche du métal. Des fragments dépouillés de ce qu'on ressent comme une mythologie. Car les corps (en général de femmes, le plus souvent en mouvement) et les décors (de pierres, pour l'essentiel des ruines, des monuments affaissés, des espaces abandonnés) que l'on voit dans ces images, ce sont précisément ceux, d'une troupe d'acteurs interprétant une pièce d'Euripide, *Les Troyennes* (la guerre, la défaite et la

Arièle BONZON

Textes

mort des hommes, les femmes esclaves des vainqueurs grecs, qui doivent survivre pour témoigner) qu'Arièle a photographiés durant 3 ans (de juin 1988 à juin 1991) en les suivant dans leur déplacement (les lieux sont Hambourg, Gibellina en Sicile et Berlin ; la Grèce et l'Égypte hantent aussi l'imaginaire des images). Dans des poses hiératiques ou des agitations extrêmes, ces corps, ces vêtements, ces murs, ces inscriptions, ces bâtiments, cette matière, cette chaleur, incarnent comme l'immémorialité intrinsèque du mythe. Avec la force de l'opacité, l'étrangeté du fragment, l'intensité tremblante de ce qui était enfoui et qui resurgit.

Mais ce ne sont encore là que des images. Elles ne valent pas tant pour elles-mêmes que dans le dispositif qui les présente. D'ailleurs comme telles, presque miniatures, elles sont souvent abîmées, déchirées, altérées. Surtout, elles s'exposent non comme des surfaces sur le mur de la galerie (non comme des « images »), mais comme de véritables « objets » (ils sont tous intitulés ainsi, et numérotés de 1 à 52, comme ceux qu'on ramène d'une campagne de fouille), perchés sur des balises de fer (125 cm) plantées dans le sol (lequel est entièrement recouvert de vrais galets, blancs et crissants sous les pas : on est ailleurs, très loin). On n'est pas face à des images, on tourne autour d'objets qui sont comme une plantation de photo-sculptures dans une région à la fois familière et inconnue. Et là, sur ces présentoirs, les images ne se donnent à entrevoir que fondues dans un singulier mélange de matières, amalgames étranges et superbes, qui en forment comme de mystérieuses tablettes peu déchiffrables ramenées d'on ne sait quel temps immémorial, comme des pièces rares coulées dans l'ambre et le métal qui les auraient ainsi conservées. Toutes les images sont en effet intégrées à deux matériaux contradictoires, l'un de type métallique (le zinc : « métal dur, d'un blanc bleuâtre, corps simple, existant à l'état naturel, fond à basse température ») et l'autre plastique (plexiglas, altuglas, acrylique : « le plastique est moins objet que trace d'un mouvement. Sublimé comme mouvement, il n'existe presque pas comme substance »). Arièle Bonzon a trouvé dans ce fascinant alliage des matières (l'évanescence trace photochimique, la matière lourde, opaque et froide du zinc, et la non-substance transparente, aérienne, fantômale du plexi) quelque chose d'absolument « magique », qu'elle travaille avec un raffinement de formes extraordinaire, et qui participe complètement de l'abstraction envoûtante de l'installation : entre l'opacité et la transparence, la photo n'existe plus que comme lieu de passage de l'imaginaire. Depuis longtemps, on est ailleurs, très loin d'une exposition photo dans une galerie. On est dans un au-delà du temps et des images, quelque part entre rêve et mémoire. On est au cœur d'un pur processus psychique.

En 1925, Freud trouvait une nouvelle métaphore au fonctionnement de l'appareil psychique, (presque) idéale cette fois, en ce sens qu'elle permettait enfin de coupler les deux aspects contradictoires (tout garder et tout garder intact) : il s'agit bien sûr du *Wunderblock*, le « bloc-notes magique », dont le fond fait de cire (comme les tablettes d'écriture de l'antiquité) permettait, malgré la séparation effaçante avec la feuille transparente qui la recouvre, de garder « en creux », comme en filigrane, une trace de l'inscription apparemment effacée. Affaire de palimpseste, qui définissait au mieux le processus de l'appareil psychique. Je pense qu'avec son théâtre de fouille et ses petits « objets » photographiques, mi-opaques, mi-transparents, Arièle Bonzon s'est dotée de son « bloc-notes magique » bien à elle. Arièle, ou de la photographie comme *Wunderblock*.

Regards à l'extérieur

Par Nelly Gabriel, Figaro Lyon Culture, 1990

À propos de l'exposition de Blaise Adilon, Arièle Bonzon et Jacques Damez, Galerie der Stadt, Esslingen, Allemagne

À l'origine de toute démarche artistique, il y a une utopie. Arièle Bonzon avoue celle du retour sur soi dans une écriture du retrait et de la mémoire. Fine, élégante, fouillée, lieu d'un corps à corps de techniques qui n'est pas sans force et sans séduction, l'œuvre introspective de l'artiste prend donc l'aspect d'une quête et d'une enquête sur soi et la transparence. Les voies en sont celles du cache-cache et du jeu de miroir, de la fuite dans une mise à jour qui ne recule pas devant la violence. Violence d'un regard secondé par le geste qui griffe, biffe, épingle et met sous verre, comme objets d'études et de curiosité, les éléments du constat. Le corps, celui d'Arièle Bonzon, celui de l'autre, s'éparpille dans des fragments photographiques. La pensée se dilue dans des textes volontiers indéchiffrables. Peur, pudeur. Autoportrait impossible et peut-être pas souhaitable. Pas souhaité. Comme si, au désir brûlant de se connaître, répondait le doute, la peur tout aussi ardente d'un face à face avec soi.